

Marcel Labine, Gilles Cyr, Michel Pleau

Jacques Paquin

Numéro 149, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2013). Compte rendu de [Marcel Labine, Gilles Cyr, Michel Pleau]. *Lettres québécoises*, (149), 40–42.

★★★★½

MARCEL LABINE

Le tombeau où nous courons

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 178 p., 15,95 \$.

Vivre à tombeau ouvert

Le titre du recueil de Marcel Labine résonne comme un avertissement : nous ne marchons pas seulement vers le tombeau, ce que tout le monde reconnaît, mais nous nous y précipitons à vive allure !

Les six parties qui composent le recueil proposent des variations autour de ce constat, adapté d'une citation de l'Éclésiaste : « Faites promptement tout ce que votre main pourra faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez. » (p. 144) Chaque section prend acte de ce qui nous menace à partir de points de vue contrastés que départagent des poèmes pour la plupart en vers, écrits au *je*, au *tu*, au *vous*, au *ils*, au *nous*. Le kaléidoscope de ces personnes grammaticales laisse percevoir une volonté de s'adresser à l'ensemble du siècle, comme il est fréquent dans plusieurs recueils écrits depuis la fin du dernier millénaire. Et le recueil nous fait progressivement passer d'une parole autobiographique (les années de collège, l'adolescence) à une parole, proprement plus sociale qui se termine à la toute fin par un *nous* qui représente la collectivité des poètes. La narration domine la plupart des sections et maintient l'intérêt du lecteur tout au long de ce livre d'un peu moins de deux cents pages.

Il faut aussi lire la partie qui raconte les difficultés langagières de ce grand efflanqué qui ne trouve pas les mots pour parler aux filles mais qui fait la découverte de la langue littéraire.

Tableaux du siècle

Brossant le portrait d'un enfant et d'un adolescent qui seraient le croisement entre le Jean-Le-Maigre d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* et le poète rimbaldien de sept ans d'Arthur Rimbaud, Labine noircit des pages puissantes sur le malheur d'être un déclassé ou un marginal :

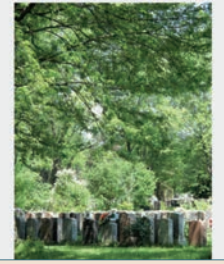
*Au soir il est aphone
le visage lustré de sueur
lorsque le père vient l'arracher
au groupe des garçons mal vêtus
c'est assez pour aujourd'hui
regarde-toi prends ça
va t'essuyer lave-toi
tout un chapelet de bruits
quotidien insensé à ses yeux
dont il ne gardera tapie
au crâne que l'indignité
du mauvais fils (p. 17)*

Il faut aussi lire la partie qui raconte les difficultés langagières de ce grand efflanqué qui ne trouve pas les mots pour parler aux filles mais qui fait la découverte de la langue littéraire, comme si celle-ci venait à la rescousse d'un manque. Le poète se tient loin de tout apitoiement,



MARCEL LABINE

MARCEL LABINE
LE TOMBEAU
OÙ NOUS COURONS
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



ce qui rend cette narration versifiée d'autant plus captivante. Puis, s'écartant du biographique, le recueil raconte le voyage en mer des clandestins somaliens entassés dans les conteneurs et dont un demi-millier trouvent la mort, « rats de cale d'un monde parallèle » (p. 97). Le désenchantement culmine à la fin du recueil où, dans des vers très brefs, le poète règle ses comptes avec ses contemporains, se comparant lui-même à un passager clandestin dérivant au milieu de la ville. La parole au « nous » occupe la toute dernière section, où l'écrivain se fait le porte-parole des poètes dont les « poèmes se tiennent seuls comme des épitaphes dispersées par les rues » (p. 145.) Le verbe est plus dur, quoique résigné, mais il se raccroche à une seule certitude, celle de « nous reconnaître dans nos derniers gestes d'encre » (p. 166). Un grand recueil, assurément, désespéré mais non désespérant.

★★★★

GILLES CYR

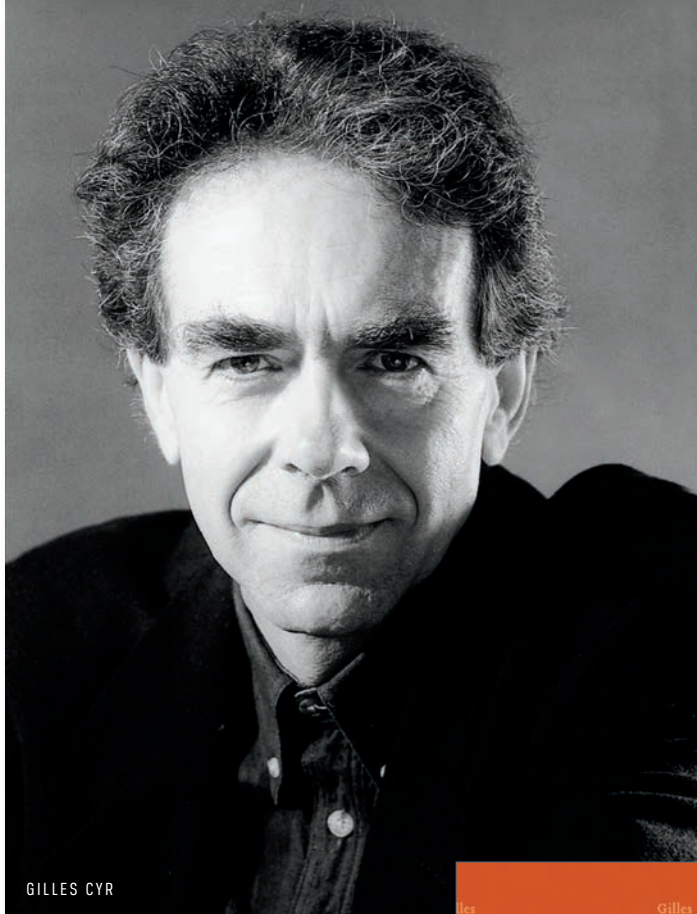
Huit sorties

Montréal, L'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2012, 148 p., 24,95 \$.

Poèmes tout terrain

La poésie de Gilles Cyr n'est sans doute pas de celle dont on peut citer les « beaux » vers, mais l'aventure qu'elle propose est unique en poésie québécoise.

Unique, toutefois, mais ô combien identique à elle-même dans sa forme. Voilà le problème : comment parler des recueils de ce poète sans se répéter ? Attention, je ne dis pas que la poésie de Cyr, c'est du pareil au même, je dis simplement ceci : qu'est-ce que je peux dire de ce nouveau recueil après, par exemple, le dernier que j'ai lu de lui, *Fruits et frontières*, que j'ai beaucoup aimé ? La question est grave, vous en conviendrez, et elle menace ma compétence de lecteur de poésie. Une fois qu'on a dit que le poète écrit presque systématiquement des distiques, des pas de deux de vers, qu'il fait la conversation, avec d'autres et avec le lecteur, que sa marche entrecoupée de larges blancs typographiques ouvre sur un silence intermittent, dont on ne sait s'il prolonge la parole ou s'il l'interrompt, a-t-on tout dit ? Certainement non. Mais encore ? On pourrait considérer aussi que Cyr est peut-être tout autant dans ce qu'il ne dit pas que dans ce qu'il dit. Billevesées, dites-vous ? Attendez voir. Cyr ne parle pas d'amour et ne cherche pas à faire des images. Il parle assez peu de poésie, ou alors de telle manière que cela ne semble pas le concerner. Ses recueils n'ont pas l'air d'un journal ni d'un véritable carnet et pourtant il nous amène avec lui faire des « travaux de terrain » qu'il consigne dans un recueil qu'il traite comme un journal de bord. Il ne parle que de lui mais il n'est jamais vraiment chez lui que dans ces « sorties » que thématise son dernier recueil. Sorties de botaniste amateur ou d'apiculteur, sortie touristique en Arménie, sorties



GILLES CYR



publiques dans des colloques ou des rencontres d'écrivains, observations, beaucoup d'observations du monde extérieur. C'est que, voyez-vous, nous dit le poète : « je replace les choses dans l'ordre des perceptions » (p. 55).

Oui, oui, c'est de la poésie !

Et pour ceux qui douteraient que nous sommes devant de la poésie (comme cet étudiant américain qui m'en avait fait part), lisez-les à haute voix, vous les verrez, ces distiques, progresser comme de petits soldats qui tiennent leur cadence de six syllabes, pour la plupart. Parfois un membre sort du peloton, et alors le regard du lecteur le capte, comme une fourmi ou une araignée qui traverse le carrelage immaculé de la page. La distanciation que provoquent ces distiques entre lesquels se coulent des blancs, cette concentration sur les choses qui vivent en dehors de soi, ces réflexions à voix haute, me font parfois hésiter sur la manière de « prendre » cette poésie. Par exemple, ce poète est un curieux, il y a en lui un scientifique en herbe, mais est-il sérieux ? Toujours ? Écoutons-le :

*Là c'était le jardin
on poussait la barrière
avec un soupir d'aise
tout changea cependant
avec les premières neiges
faut-il en faire un plat
dans l'été fréquemment
les choses sont moins nettes*

*quelqu'un tousse très fort
effectivement ça se discute
évitons voulez-vous
les conversations qui tombent
nous disions que (p. 63)*

Et le poète de commenter :

« vous me croirez si vous voulez / j'ai eu de gros ennuis avec le fruit // présentement je revois mes pépins / autour d'eux mes projets ont mûri » (p. 97.)

De l'humour ? Mais si (mais pas seulement) ! Lisez la section « La pomme », où l'observateur méticuleux finit par engloutir le fruit, celui qui tombe sur Newton ou celui que tranche la flèche de Guillaume Tell, ou la pomme d'Adam. Il n'en laisse que les pépins. Et le poète de commenter : « vous me croirez si vous voulez / j'ai eu de gros ennuis avec le fruit // présentement je revois mes pépins / autour d'eux mes projets ont mûri » (p. 97.) Elle est là, la poésie de Cyr.

☆☆☆ ½

MICHEL PLEAU

Le petit livre de l'été

Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2012, 70 p., 17,95 \$.

L'enfance, c'est toujours l'été

Un poète, dans son âge mûr, part à la rencontre d'un enfant encore inconscient de la poésie qui l'entoure. C'est le sujet d'un recueil sobre, méditatif sur le don de poésie.

Il est assez cocasse de remarquer que plusieurs recueils des dernières années se partagent entre le monde de l'enfance et celui de l'âge dit vénérable. Pierre Chatillon, à qui est dédié le recueil de Michel Pleau, puise encore à une enfance à la fois vécue et imaginée à l'âge de 73 ans. Tandis qu'Étienne Lalonde, à 35 ans, écrit *Devenir vieux*. Et puis il y a Louis-Philippe Hébert dont les recueils gravitent autour de cette enfance, bien qu'il lui faille apprendre, comme le dernier titre l'indique, à *Vieillir*. Et chez les femmes poètes, qu'en est-il, ce sujet reste peu abordé, non ? C'est une autre histoire, sans doute. Mais fermons toutes ces parenthèses, oublions toutes ces thèses et revenons à nos petits moutons. Cinq ans après l'obtention du Prix du Gouverneur général pour *La lenteur du monde*, Michel Pleau fait paraître ce qu'on peut qualifier, en effet, de petit recueil, comme le suggère *Le petit livre de l'été*, publié aussi aux Éditions David. Petit, en effet, parce qu'il compte tout au plus une soixantaine de pages (de textes) et, surtout, parce qu'il plonge dans la mémoire du poète alors qu'il avait 8 ans.



La voix de l'adulte dans les pas de l'enfance

L'enfance de Michel Pleau n'est pas celle d'un Rimbaud (sauf peut-être celui du poème « Aube »), loin de là, mais si on doit lui trouver des affinités avec un poète français, ce serait avec Philippe Jaccottet, dont il célèbre l'entrée dans la Pléiade sur son blogue. Mais bien que le poète ramasse des morceaux d'enfance, la voix de ce dernier est couverte par moments par celle de l'adulte. Aussi Pleau parle-t-il moins de son enfance que de l'enfance et, plus encore, de l'esprit d'enfance, oasis

rêvée qui, espère le poète, débouchera sur une présence, sinon la présence. Il écrit, dans la section qui donne son titre au recueil :

Les fraises des bois nourrissent l'âme et tachent les doigts. On ne sait pas encore qu'elles mûriront longtemps dans la mémoire.

Pour l'instant on s'agenouille, on récolte le bonheur au ras du sol. (p. 62)

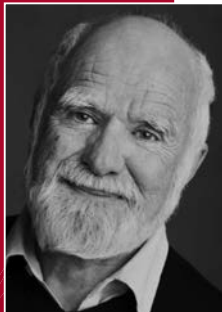
Une certaine critique a écrit des mots assez durs sur la poésie de Pleau, lors de son couronnement par le Prix du Gouverneur. Elle faisait écho à une conception de la poésie diamétralement opposée — disons les choses simplement — à tout présupposé de mystère et qui confierait à la candeur le soin de ménager ses beaux effets. Mais où est le mal ? Pleau ne cherche pas à révolutionner la poésie et il ne montre pas cette méfiance qu'entretiennent certains poètes envers la poésie elle-même. Il est vrai que son écriture ne bouleverse rien, qu'elle tend à nous conforter dans une conception assez sereine, elle croit encore aux accords possibles entre l'homme et le monde. Cela dit, elle porte aussi en elle-même une suspicion envers une littérature qui afficherait trop son faire, comme l'autoréflexivité. Ou, pour le dire avec les mots du poète, ce qui compte pour lui, c'est qu'« en dedans c'est confortable » (p. 17). Certains bâilleront d'ennui devant la douceur dont Pleau enrobe ses vers mais peut-on sérieusement condamner des morceaux comme ceux-ci : « il pleuvait sans fin en moi / d'une pluie si douce / que je ne pouvais me laver le cœur » (p. 13). Et moi ? Moi, je me tiens entre les deux avec, d'un côté, quelques bouts de vers qui rutilent



MICHEL PLEAU

encore dans ma mémoire et, de l'autre, une écriture que je trouve belle, mais qui ne me rejoint pas toujours. Mais c'est parce que, en ce moment où j'écris ces lignes, il fait novembre dehors, je me sens vieux et je ne sais plus ce que c'est que les souvenirs d'enfance, qu'un cornet à dés pourrait facilement contenir.

Deux hommes, un grand amour...



Claude Jasmin
Anita, une fille numérotée



Yvon Paré
Le voyage d'Ulysse



www.editionsxyz.com